

Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,
Mérite en plein conseil d'être délibérée.

Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.
Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE.

M'ordonner du repos, c'est croire mes malheurs.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait? où viens-tu, misérable?

D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil
De paraître en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoi! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte?
Ne l'as-tu pas tué?

D. RODRIGUE.

Sa vie était ma honte;
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton asile en la maison du mort!
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.
Ne me regarde plus d'un visage étonné;

Je cherche le trépas après l'avoir donné.

Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène:
Je mérite la mort de mériter sa haine,
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
Et l'arrêt de sa bouche, et le coup de sa main.

ELVIRE.

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence;
A ses premiers transports dérobe ta présence.
Va, ne l'expose point aux premiers mouvements
Que poussera l'ardeur de ses ressentiments.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet, à qui j'ai pu déplaire,
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère;
Et j'évite cent morts qui me vont accabler.
Si pour mourir plus tôt je la puis redoubler.

ELVIRE.

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fuis, de grâce, ôte-moi de souci.
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici?
Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère,
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père?
Elle va revenir; elle vient, je la voi:
Du moins, pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

SCÈNE II. — D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Oui, madame, il vous faut de sanglantes victimes:
Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes;
Et je n'entreprends pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.
Mais, si de vous servir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable;
Employez mon amour à venger cette mort:
Sous vos commandements mon bras sera trop fort.

CHIMÈNE.

Malheureuse!

D. SANCHE.

De grâce, acceptez mon service.

CHIMÈNE.

J'offenserais le roi, qui m'a promis justice.

D. SANCHE.

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur,
Que bien souvent le crime échappe à sa longueur;
Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes.
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes:
La voie en est plus sûre, et plus prompte à punir.

CHIMÈNE.

C'est le dernier remède; et, s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous serez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon âme prétend;
Et, pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

SCÈNE III. — CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Enfin, je me vois libre, et je puis, sans contrainte,
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte;
Je puis donner passage à mes tristes soupirs,
Je puis t'ouvrir mon âme et tous mes déplaisirs.
Mon père est mort, Elvire; et la première épée
Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau!
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE.

Reposez-vous, madame.

CHIMÈNE.

Ah! que mal à propos
Dans un malheur si grand tu parles de repos!
Par où sera jamais ma douleur apaisée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée?
Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel,
Si je poursuis un crime aimant le criminel!

ELVIRE.

Il vous prive d'un père, et vous l'aimez encore!

CHIMÈNE.

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore!
Ma passion s'oppose à mon ressentiment;
Dedans mon ennemi je trouve mon amant;
Et je sens qu'en dépit de toute ma colère,
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père:
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt triomphant:
Mais, en ce dur combat de colère et de flamme,
Il déchire mon cœur sans partager mon âme;
Et, quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir,
Je ne consulte point pour suivre mon devoir;
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige.
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige;
Mon cœur prend son parti; mais, malgré son effort,
Je sais ce que je suis, et que mon père est mort.

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre?

CHIMÈNE.

Ah! cruelle pensée!
Et cruelle poursuite où je me vois forcée!
Je demande sa tête, et crains de l'obtenir:
Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir!

ELVIRE.

Quittez, quittez, madame, un dessein si tragique;
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMÈNE.

Quoi! mon père étant mort, et presque entre mes bras,
Son sang crira vengeance, et je ne l'orrai pas!
Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes!
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
Sous un lâche silence étouffe mon honneur!

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous serez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable,
Contre un amant si cher: vous avez assez fait;
Vous avez vu le roi, n'en pressez point l'effet:
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMÈNE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge;

Et de quoi que nous flatte un désir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMÈNE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

Après tout, que pensez-vous donc faire ?

CHIMÈNE.

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

SCÈNE IV. — D. RODRIGUE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

Eh bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMÈNE.

Elvire, où sommes-nous, et qu'est-ce que je voi ?
Rodrigue en ma maison ! Rodrigue devant moi !

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang ; goûtez, sans résistance,
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMÈNE.

Hélas !

D. RODRIGUE.

Écoute-moi.

CHIMÈNE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMÈNE.

Va, laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots seulement ;
Après, ne me répons qu'avecque cette épée.

CHIMÈNE.

Quoi ! du sang de mon père encor toute trempée !

D. RODRIGUE.

Ma Chimène..

CHIMÈNE.

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colère, et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE.

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien !
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien !

CHIMÈNE.

Ah ! quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le père par le fer, la fille par la vue !
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir :
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir !

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
De finir par mes mains ma déplorable vie ;
Car enfin n'attends pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte.
Déshonorait mon père et me couvrait de honte.
Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur,
J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur ;
Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père ;
Je le ferais encor si j'avais à le faire :
Ce n'est pas qu'en effet, contre mon père et moi,
Ma flamme assez longtemps n'ait combattu pour toi ;
Juge de son pouvoir : dans une telle offense,
J'ai pu délibérer si j'en prendrais vengeance.
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
J'ai pensé qu'à son tour mon bras était trop prompt,
Je me suis accusé de trop de violence ;
Et ta beauté, sans doute, emportait la balance,
A moins que d'opposer à tes plus forts appas
Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas ;
Que, malgré cette part que j'avais en ton âme,
Qui m'aima généreux me haïrait infâme ;
Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
C'était m'en rendre indigne et diffamer ton choix.

Je te le dis encore, et, quoique j'en soupire,
 Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire;
 Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter
 Pour effacer ma honte et pour te mériter;
 Mais, quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père,
 C'est maintenant à toi que je viens satisfaire;
 C'est pour t'offrir mon sang qu'en ces lieux tu me vois.
 J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
 Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime;
 Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime:
 Immole avec courage au sang qu'il a perdu
 Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMÈNE.

Ah! Rodrigue! il est vrai, quoique ton ennemie,
 Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie;
 Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
 Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
 Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,
 Demandait à l'ardeur d'un généreux courage:
 Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien;
 Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.
 Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire;
 Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire:
 Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger,
 Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.
 Hélas! ton intérêt ici me désespère.
 Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père,
 Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir
 L'unique allègement qu'elle eût pu recevoir;
 Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes,
 Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.
 Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu;
 Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû;
 Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine,
 Me force à travailler moi-même à ta ruine.
 Car enfin n'attends pas de mon affection
 De lâches sentiments pour ta punition.
 De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
 Ma générosité doit répondre à la tienne:
 Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi;
 Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne;
 Il demande ma tête, et je te l'abandonne;
 Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt;
 Le coup m'en sera doux, aussi bien que l'arrêt.
 Attendre après mon crime une lente justice,
 C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.
 Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si beau.

CHIMÈNE.

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.
 Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
 Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre;
 C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
 Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
 Ta générosité doit répondre à la mienne;
 Et, pour venger un père, emprunter d'autres bras,
 Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas.
 Ma main seule du mien a su venger l'offense,
 Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE.

Cruel, à quel propos sur ce point t'obstiner?
 Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner!
 Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage
 Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.
 Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir
 Aux traits de ton amour ni de ton désespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur! hélas! quoi que je fasse,
 Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce?
 Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,
 Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié.
 Ton malheureux amant aura bien moins de peine
 A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine

CHIMÈNE.

Va, je ne te hais point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMÈNE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Craîns-tu si peu le blâme et si peu les faux bruits ?
 Quand on saura mon crime, et que ta flamme dure,
 Que ne publiront point l'envie et l'imposture ?
 Force-les au silence, et, sans plus discourir,
 Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÈNE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie ;
 Et je veux que la voix de la plus noire envie
 Éleve au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis,
 Sachant que je t'adore et que je te poursuis.
 Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême
 Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime.
 Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ ;
 Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard.
 La seule occasion qu'aura la médisance,
 C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence :
 Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure !

CHIMÈNE.

Va-t'en.

D. RODRIGUE.

A quoi te résous-tu ?

CHIMÈNE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère,
 Je ferai mon possible à bien venger mon père ;
 Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
 Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour !

CHIMÈNE.

O comble de misères !

D. RODRIGUE.

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères !

CHIMÈNE.

Rodrigue, qui l'eût cru...

D. RODRIGUE.

Chimène, qui l'eût dit...

CHIMÈNE.

Que notre heur fût si proche, et sitôt se perdit ?

D. RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute apparence,
 Un orage si prompt brisât notre espérance ?

CHIMÈNE.

Ah ! mortelles douleurs !

D. RODRIGUE.

Ah ! regrets superflus !

CHIMÈNE.

Va-t'en, encore un coup, je ne t'écoute plus !

D. RODRIGUE.

Adieu : je vais traîner une mourante vie,
 Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMÈNE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
 De ne respirer pas un moment après toi.
 Adieu ; sors, et surtout garde bien qu'on te voie.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie...

CHIMÈNE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer.
 Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

SCÈNE V. — D. DIÈGUE.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse :
 Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse ;
 Toujours quelques soucis en ces événements
 Troublent la pureté de nos contentements.
 Au milieu du bonheur mon âme en sent l'atteinte ;
 Je nage dans la joie, et je tremble de crainte.
 J'ai vu mort l'ennemi qui m'avait outragé ;
 Et je ne saurais voir la main qui m'a vengé.
 En vain je m'y travaille, et d'un soin inutile,
 Tout cassé que je suis, je cours toute la ville ;
 Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur
 Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.
 A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,
 Je pense l'embrasser, et n'embrasse qu'une ombre ;
 Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,

Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
 Je ne découvre point de marques de sa fuite;
 Je crains du comte mort les amis et la suite;
 Leur nombre m'épouvante et confond ma raison.
 Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
 Juste cieux! me trompé-je encore à l'apparence,
 Ou si je vois enfin mon unique espérance?
 C'est lui, n'en doutons plus; mes vœux sont exaucés,
 Ma crainte est dissipée, et mes ennuis cessés.

SCÈNE VI. — D. DIÈGUE, D. RODRIGUE.

D. DIÈGUE.

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie!

D. RODRIGUE.

Hélas!

D. DIÈGUE.

Ne mêle point de soupirs à ma joie;
 Laisse-moi prendre haleine afin de te louer.
 Ma valeur n'a point lieu de te désavouer;
 Tu l'as bien imitée, et ton illustre audace
 Fait bien revivre en toi les héros de ma race.
 C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens;
 Ton premier coup d'épée égale tous les miens.
 Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée
 Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
 Appui de ma vieillesse, et comble de mon heur,
 Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,
 Viens baiser cette joue, et reconnais la place
 Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû, je ne pouvais pas moins,
 Étant sorti de vous et nourri par vos soins.
 Je m'en tiens trop heureux, et mon âme est ravie
 Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie.
 Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux
 Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.
 Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate;
 Assez et trop longtemps votre discours le flatte.
 Je ne me repens point de vous avoir servi;
 Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi;

Mon bras, pour vous venger, armé contre ma flamme,
 Par ce coup glorieux m'a privé de mon âme;
 Ne me dites plus rien; pour vous j'ai tout perdu;
 Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.

D. DIÈGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.
 Je t'ai donné la vie, et tu me rends ma gloire;
 Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,
 D'autant plus maintenant je te dois de retour.
 Mais d'un cœur magnanime éloigne ces faiblesses;
 Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses!
 L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

D. RODRIGUE.

Ah! que me dites-vous?

D. DIÈGUE.

Ce que tu dois savoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moi-même se venge;
 Et vous m'osez pousser à la honte du change!
 L'infamie est pareille, et suit également
 Le guerrier sans courage et le perfide amant.
 A ma fidélité ne faites point d'injure;
 Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure;
 Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus;
 Ma foi m'engage encor si je n'espère plus;
 Et, ne pouvant quitter ni posséder Chimène,
 Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

D. DIÈGUE.

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas;
 Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.
 La flotte qu'on craignait, dans ce grand fleuve entrée,
 Croit surprendre la ville et piller la contrée.
 Les Maures vont descendre; et le flux et la nuit
 Dans une heure à nos murs les amènent sans bruit.
 La cour est en désordre, et le peuple en alarmes;
 On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
 Dans ce malheur public mon bonheur a permis
 Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis,
 Qui, sachant mon affront, poussés d'un même zèle,
 Se venaient tous offrir à venger ma querelle.
 Tu les as prévenus; mais leurs vaillantes mains

Se tremperont bien mieux au sang des Africains.
 Va marcher à leur tête, où l'honneur te demande;
 C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.
 De ces vieux ennemis va soutenir l'abord;
 Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort;
 Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte;
 Fais devoir à ton roi son salut à ta perte;
 Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front.
 Ne borne pas ta gloire à venger un affront,
 Porte-la plus avant; force par ta vaillance
 Ce monarque au pardon, et Chimène au silence;
 Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur,
 C'est l'unique moyen de regagner son cœur.
 Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles;
 Je t'arrête en discours, et je veux que tu voles.
 Viens, suis-moi, va combattre, et montrer à ton roi
 Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en toi.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

N'est-ce point un faux bruit? le sais-tu bien, Elvire?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
 Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,
 De ce jeune héros les glorieux exploits.
 Les Maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte;
 Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte;
 Trois heures de combat laissent à nos guerriers
 Une victoire entière et deux rois prisonniers.
 La valeur de leur chef ne trouvait point d'obstacles.

CHIMÈNE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles!

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix;

Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

CHIMÈNE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges?

ELVIRE.

Du peuple, qui partout fait sonner ses louanges,
 Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,
 Son ange tutélaire et son libérateur.

CHIMÈNE.

Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paraître en sa présence;
 Mais don Diègue ravi lui présente enchaînés,
 Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés,
 Et demande pour grâce à ce généreux prince
 Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

CHIMÈNE.

Mais n'est-il point blessé?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.

Vous changez de couleur! reprenez vos esprits.

CHIMÈNE.

Reprenons donc aussi ma colère affaiblie :
 Pour avoir soin de lui faut-il que je m'oublie ?
 On le vante, on le loue, et mon cœur y consent !
 Mon honneur est muet, mon devoir impuissant ?
 Silence, mon amour, laisse agir ma colère ;
 S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père !
 Ces tristes vêtements, où je lis mon malheur,
 Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeur ;
 Et quoi qu'on die ailleurs d'un cœur si magnanime,
 Ici tous les objets me parlent de son crime.
 Vous qui rendez la force à mes ressentiments,
 Voile, crépes, habits, lugubres ornements
 Pompe où m'ensevelit sa première victoire,
 Contre ma passion soutenez bien ma gloire ;
 Et, lorsque mon amour aura trop de pouvoir,
 Parlez à mon esprit de mon triste devoir,
 Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces transports, voici venir l'infante.

SCÈNE II. — L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs ;
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMÈNE.

Prenez bien plutôt part à la commune joie,
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie,
Madame : autre que moi n'a droit de soupirer.
Le péril dont Rodrigue a su nous retirer,
Et le salut public que vous rendent ses armes,
A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes :
Il a sauvé la ville, il a servi son roi ;
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chimène, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMÈNE.

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles ;
Et je l'entends partout publier hautement
Aussi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'à de fâcheux pour toi ce discours populaire ?
Ce jeune Mars qu'il loue a su jadis te plaire ;
Il possédait ton âme, il vivait sous tes lois :
Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

CHIMÈNE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice,
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice.
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut :
Je vois ce que je perds quand je vois ce qu'il vaut.
Ah ! cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante !
Plus j'apprends son mérite, et plus mon feu s'augmente :
Cependant mon devoir est toujours le plus fort,
Et malgré mon amour va poursuivre sa mort.

L'INFANTE.

Hier, ce devoir te mit en une haute estime ;
L'effort que tu te fis parut si magnanime,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour
Admirait ton courage et plaignait ton amour.
Mais croirais-tu l'avis d'une amitié fidèle ?

CHIMÈNE.

Ne vous obéir pas me rendrait criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui.
Rodrigue maintenant est notre unique appui,
L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore,
Le soutien de Castille et la terreur du Maure.
Le roi même est d'accord de cette vérité,
Que ton père en lui seul se voit ressuscité ;
Et, si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu poursuis en sa mort la ruine publique.
Quoi ! pour venger un père, est-il jamais permis
De livrer sa patrie aux mains des ennemis ?
Contre nous ta poursuite est-elle légitime ?
Et pour être punis avons-nous part au crime ?
Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser
Celui qu'un père mort t'obligeait d'accuser ;
Je te voudrais moi-même en arracher l'envie :
Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

CHIMÈNE.

Ah ! ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté ;
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.
Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse,
Quoiqu'un peuple l'adore et qu'un roi le caresse,
Qu'il soit environné des plus vaillants guerriers,
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

L'INFANTE.

C'est générosité quand, pour venger un père,
Notre devoir attaque une tête si chère ;
Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang,
Quand on donne au public les intérêts du sang.
Non, crois-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme ;
Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton âme.
Que le bien du pays t'impose cette loi :
Aussi bien que crois-tu que t'accorde le roi ?

CHIMÈNE.

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.
Adieu : tu pourras seule y penser à loisir.

CHIMÈNE.

Après mon père mort, je n'ai point à choisir.

SCÈNE III. — D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS,
D. RODRIGUE, D. SANCHE.

D. FERNAND.

Généreux héritier d'une illustre famille,
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,
Race de tant d'aïeux en valeur signalés,
Que l'essai de la tienne a sitôt égalés,
Pour te récompenser ma force est trop petite;
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un si rude ennemi,
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Maures défaits avant qu'en ces alarmes
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,
Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi
Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.
Mais deux rois tes captifs feront ta récompense :
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence.
Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur,
Je ne t'envirai pas ce beau titre d'honneur.
Sois désormais le Cid; qu'à ce grand nom tout cède;
Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède,
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois
Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que Votre Majesté, sire, épargne ma honte.
D'un si faible service elle fait trop de compte,
Et me force à rougir, devant un si grand roi,
De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.
Je sais trop que je dois au bien de votre empire,
Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire.
Et, quand je les perdrai pour un si digne objet,
Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
Ne s'en acquittent pas avec même courage;
Et, lorsque la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de si rares succès.

Souffre donc qu'on te loue, et de cette victoire
Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant,
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,
Une troupe d'amis, chez mon père assemblée,
Sollicita mon âme encor toute troublée...
Mais, sire, pardonnez à ma témérité,
Si j'osai l'employer sans votre autorité;
Le péril approchait, leur brigade était prête;
Me montrant à la cour, je hasardais ma tête :
Et, s'il fallait la perdre, il m'était bien plus doux
De sortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense;
Et l'État défendu me parle en ta défense :
Crois que dorénavant Chimène a beau parler,
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
Mais poursuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partîmes cinq cents; mais, par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
Tant, à nous voir marcher avec un tel visage,
Les plus épouvantés reprenaient de courage!
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés :
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et, se tenant cachée, aide à mon stratagème;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles;
L'onde s'enfle dessous, et, d'un commun effort,
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer; tout leur paraît tranquille;

Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
 Notre profond silence abusant leurs esprits,
 Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris;
 Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
 Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
 Nous nous levons alors, et, tous en même temps,
 Poussons jusques au ciel mille cris éclatants;
 Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent;
 Ils paraissent armés, les Maures se confondent,
 L'épouvante les prend à demi descendus;
 Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
 Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre;
 Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
 Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang
 Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
 Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,
 Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublent :
 La honte de mourir sans avoir combattu
 Arrête leur désordre et leur rend leur vertu.
 Contre nous de pied ferme ils tirent leurs allanges;
 De notre sang au leur font d'horribles mélanges;
 Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
 Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
 Oh ! combien d'actions, combien d'exploits célèbres,
 Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
 Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
 Ne pouvait discerner où le sort inclinait.
 J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
 Faire avancer les uns, et soutenir les autres,
 Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour;
 Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
 Mais enfin sa clarté montre notre avantage;
 Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage :
 Et, voyant un renfort qui nous vient secourir,
 L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
 Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
 Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables,
 Font retraite en tumulte, et sans considérer
 Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
 Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte;
 Le flux les apporta, le reflux les remporte;

Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,
 Et quelque peu des leurs, tout percés de nos coups,
 Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
 A se rendre, moi-même en vain je les convie;
 Le cimenterre au poing, ils ne m'écoutent pas :
 Mais, voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
 Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
 Ils demandent le chef; je me nomme, ils se rendent.
 Je vous les envoyai tous deux en même temps;
 Et le combat cessa faute de combattants.

SCÈNE IV. — D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. RODRIGUE,
 D. ARIAS, D. ALONSE, D. SANCHE.

D. ALONSE.

Sire, Chimène vient vous demander justice.

D. FERNAND.

La fâcheuse nouvelle et l'importun devoir !

Va, je ne la veux pas obliger à te voir.

Pour tous remerciements il faut que je te chasse :

Mais, avant que sortir, viens, que ton roi l'embrasse.

D. Rodrigue rentre.

D. DIÈGUE.

Chimène le poursuit, et voudrait le sauver.

D. FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime, et je vais l'éprouver.

Montrez un œil plus triste.

SCÈNE V. — D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS,
 D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. FERNAND.

Enfin, soyez contente,

Chimène, le succès répond à votre attente.

Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,

Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus;

Rendez grâces au ciel, qui vous en a vengée.

A D. Diègue.

Voyez comme déjà sa couleur est changée.

D. DIÈGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, et d'un amour parfait,

Dans cette pâmoison, sire, admirez l'effet.
Sa douleur a trahi les secrets de son âme,
Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

CHIMÈNE.

Quoi! Rodrigue est donc mort?

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour,
Et te conserve encore un immuable amour :
Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMÈNE.

Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse :
Un excès de plaisir nous rend tout languissants ;
Et, quand il surprend l'âme, il accable les sens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible ?
Chimène, ta douleur a paru trop visible.

CHIMÈNE.

Eh bien, sire, ajoutez ce comble à mon malheur,
Nommez ma pâmoison l'effet de ma douleur :
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite :
Son trépas déroba sa tête à ma poursuite ;
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vengeance est perdue et mes desseins trahis :
Une si belle fin m'est trop injurieuse.
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,
Non pas dans un éclat qui l'élève si haut,
Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud ;
Qu'il meure pour mon père et non pour la patrie ;
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie.
Mourir pour le pays n'est pas un triste sort,
C'est s'immortaliser par une belle mort.
J'aime donc sa victoire, et je le puis sans crime ;
Elle assure l'État et me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,
Le chef, au lieu de fleurs, couronné de lauriers ;
Et, pour dire en un mot ce que j'en considère,
Digne d'être immolée aux mânes de mon père...
Hélas! à quel espoir me laissé-je emporter!
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter ;
Que pourraient contre lui des larmes qu'on méprise ?
Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise ;

Là, sous votre pouvoir, tout lui devient permis ;
Il triomphe de moi comme des ennemis.
Dans leur sang répandu la justice étouffée
Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée ;
Nous en croissons la pompe, et le mépris des lois
Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.

D. FERNAND.

Ma fille, ces transports ont trop de violence.
Quand on rend la justice on met tout en balance.
On a tué ton père, il était l'agresseur ;
Et la même équité m'ordonne la douceur.
Avant que d'accuser ce que j'en fais paraître,
Consulte bien ton cœur : Rodrigue en est le maître,
Et ta flamme en secret rend grâce à ton roi,
Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

CHIMÈNE.

Pour moi! mon ennemi! l'objet de ma colère!
L'auteur de mes malheurs! l'assassin de mon père!
De ma juste poursuite on fait si peu de cas
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas!
Puisque vous refusez la justice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes ;
C'est par là seulement qu'il a su m'outrager,
Et c'est aussi par là que je me dois venger.
A tous vos cavaliers je demande sa tête ;
Oui, qu'un deux me l'apporte, et je suis sa conquête ;
Qu'ils le combattent, sire ; et, le combat fini,
J'épouse le vainqueur si Rodrigue est puni.
Sous votre autorité, souffrez qu'on le publie.

D. FERNAND.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuste attentat,
Des meilleurs combattants affaiblit un État.
Souvent de cet abus le succès déplorable
Opprime l'innocent et soutient le coupable.
J'en dispense Rodrigue, il m'est trop précieux
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux ;
Et, quoi qu'il ait pu commettre un cœur si magnanime,
Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

D. DIÈGUE.

Quoi! sire, pour lui seul vous renversez des lois

Qu'à vu toute la cour observer tant de fois !
 Que croira votre peuple, et que dira l'envie
 Si sous votre défense il ménage sa vie,
 Et s'en fait un prétexte à ne paraître pas
 Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas ?
 De pareilles faveurs terniraient trop sa gloire :
 Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire.
 Le comte eut de l'audace, il l'en a su punir :
 Il l'a fait en brave homme, et le doit maintenir.

D. FERNAND.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse :
 Mais d'un guerrier vaincu mille prendraient la place ;
 Et le prix que Chimène au vainqueur a promis
 De tous mes cavaliers feraient ses ennemis :
 L'opposer seul à tous serait trop d'injustice ;
 Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.
 Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien ;
 Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIÈGUE.

N'excusez point par-là ceux que son bras étonne ;
 Laissez un champ ouvert où n'entrera personne.
 Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
 Quel courage assez vain s'oserait prendre à lui !
 Qui se hasarderait contre un tel adversaire ?
 Qui serait ce vaillant ou bien ce téméraire ?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ : vous voyez l'assaillant ;
 Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.
 Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse.
 Madame, vous savez quelle est votre promesse.

D. FERNAND.

Chimène, remets-tu ta querelle en sa main ?

CHIMÈNE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soyez prêt à demain.

D. DIÈGUE.

Non, sire, il ne faut pas différer davantage :
 On est toujours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille et combattre à l'instant !

D. DIÈGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse ;
 Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,
 Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
 Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,
 De moi ni de ma cour il n'aura la présence !

A D. Arias.

Vous seul des combattants jugerez la vaillance.
 Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur,
 Et, le combat fini, m'amenez le vainqueur.
 Qui qu'il soit, même prix est acquis à sa peine ;
 Je le veux de ma main présenter à Chimène,
 Et que, pour récompense, il reçoive sa foi.

CHIMÈNE.

Quoi ! sire, m'imposer une si dure loi !

D. FERNAND.

Tu t'en plains ; mais ton feu, loin d'avouer ta plainte,
 Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte.
 Cesse de murmurer contre un arrêt si doux ;
 Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — D. RODRIGUE, CHIMÈNE.

CHIMÈNE.

Quoi ! Rodrigue, en plein jour ! d'où te vient cette audace ?
 Va, tu me perds d'honneur ; retire-toi, de grâce.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, madame, et vous viens en ce lieu,
 Avant le coup mortel, dire un dernier adieu ;
 Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage
 N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir !

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux moments